



CHRONIQUE - La révolte de la jeunesse en Mai 68 est aussi une histoire américaine. Le récit que Phil Polizatto fait de ses années hippies est un témoignage d'une utopie d'hier. De bien des «délires» et de quelques intuitions.

Phil a les cheveux longs, la peau très mate, les rides marquées ; il marche et parle avec difficulté. Mais pour raconter la saga hippie, il s'anime et ajuste ses propos avec précision. Cela fait presque quinze ans qu'il a entrepris d'écrire son histoire, à partir du journal de bord qu'il tenait à l'époque. L'histoire chorale d'une communauté de hippies à San Francisco, en 1970, «dans une maison bleue, adossée à la colline», comme dit la chanson. Cette maison bleue, Maxime Le Forestier ne l'a pas inventée. Il y a même fait un séjour de quelques mois avec sa sœur Catherine. «Maxime restait silencieux pendant des heures, assis dans un fauteuil, le regard dans le vague, sa sœur participait beaucoup plus aux tâches collectives. On ne savait pas trop quoi penser de lui, et puis après son départ, on a appris qu'il avait écrit une chanson sur nous qui faisait un tabac en France», raconte Phil Polizatto. Côté face, il y a donc l'image douce et gentille du «flower power» idéalisé par l'évocation nostalgique de la maison bleue ; côté pile, il y a l'image d'un anarchisme paresseux, parfois vindicatif, malgré de beaux discours sur l'amour et la paix.

«Nous nous douchions tous les jours ! Et nous avons inventé une technique de lavement des fesses parfaitement hygiénique»

«Aux États-Unis, les émissions à la télé font des hippies une grosse blague, un truc de has been sales et glandeurs, alors j'ai voulu rétablir les faits», nous dit Polizatto. La principale caricature qu'il dénonce est la supposée saleté des lieux et des gens. «Nous nous douchions tous les jours ! Et nous avons inventé une technique de lavement des fesses parfaitement hygiénique (sic)», qu'on laissera le lecteur découvrir. Le second cliché insinue qu'il s'agissait d'un affectio societatis entre des âmes dérangées, parfois dotées du quotient intellectuel d'un raton laveur à force de fumer l'herbe et ingurgiter le champignon hallucinogène aux fameux capuchons bleus. Sans compter l'infiltration des ashrams par quelques mauvais sujets, chefs de secte, faux prophètes, et même un psychopathe célèbre - Charles Manson n'était pas loin de la maison bleue.

Phil Polizatto ne le nie pas, mais il maintient que dans la moyenne les hippies étaient inoffensifs, et éduqués. «Beaucoup d'entre nous venaient de bonnes universités. J'avais fait mes études à Georgetown, en relations internationales, et je portais un costume Brooks Brothers pour mes premiers jobs.» Soudain, c'est donc toute une génération qui, telle la limaille de fer irrésistiblement collée à un aimant, s'est lancée dans «la recherche d'une conscience plus large, d'une illumination, d'un amour universel, de l'égalité entre tous». Triomphe de Vichnu et Bouddha sur Descartes et Marx, d'un Orient rêvé sur l'Occident fatigué de lui-même.

Comment ce fils d'immigrés catholiques italiens, enfant de chœur jusqu'à 15 ans, a-t-il été ainsi saisi par l'évidence qu'une autre vie était possible? La réponse fuse.

«Après un "trip" fantastique, je suis devenu un hippie du jour au lendemain»

Simple et désarmante de franchise, comme trois lettres magiques: «LSD.» «Je lisais des livres sur le bouddhisme, et une amie me dit: va voir mon copain, il va te faire une surprise. Le soir j'arrive devant un immeuble avec des gens qui attendaient en file indienne, le mec en question glissait des gouttes de LSD sur des morceaux de sucre. Après un "trip" fantastique, je suis devenu un hippie du jour au lendemain.» Nous lui objectons que la voie méditative exclut la prise de drogues. «C'est vrai, nous répond-il, et nous refusions la cocaïne ou l'héroïne, mais le LSD ou les champignons nous faisaient passer de l'autre côté du miroir, ils indiquaient la possibilité d'une fusion dans le grand tout.»

Volkswagen vertes et cours de macramé

Polizatto débarque donc à San Francisco, phare de la constellation hippie, «avec New York et Boston». Son livre est le récit bon enfant de la vie quotidienne de cette bande de jeunes «alternatifs». Il ne le nie pas, il y avait un côté «sex, drugs, & Grateful Dead (leur groupe rock fétiche)». Mais pas seulement, plaide-t-il.: «La sexualité était libre et la drogue, admise, mais cela ne représentait qu'un tiers de notre temps». Les occupations principales étaient la gouvernance collective et l'autogestion par des «conseils de famille» - un seul veto et la proposition est rejetée -, la mise en commun de l'argent et des vêtements, l'invention de l'économie circulaire, et... la fraude aux aides sociales. L'étape suivante de cette voie hippie fut son voyage en Inde, à la recherche d'un gourou - qu'il raconte dans un livre non traduit en France. Mais la quête sera décevante. «J'ai appris des techniques de méditation, mais je n'ai jamais trouvé le gourou.» Phil atterrit finalement «sur terre» - c'est le titre anglais de son dernier livre. Et choisit de vivre dans l'État de Washington, où il achète quelques hectares. Cela ne durera qu'un temps: il sera finalement professeur d'histoire. Les années bénies d'insouciance et d'utopie se sont envolées. Ses amis homosexuels ont été emportés par le sida, les autres sont retournés à une vie normale.

«Nous pensions sincèrement que le monde entier allait se mettre à l'heure hippie»

Que reste-t-il de ces aventures? Laissons de côté les Volkswagen vertes et les cours de macramé. Retenons le mouvement végétarien - manger moins de viande devrait être un impératif catégorique -, la nourriture organique - beaucoup d'intox, mais l'objectif est bon -, et l'universalisation du yoga. Phil Polizatto ajoute que même un certain type de drogue, comme la mariuana, a été légalisé dans 18 États américains.

«Quand je vois ces petits paquets bien tassés, je n'en reviens pas, le capitalisme a gagné partout.» Depuis plus de quinze ans, «Phil» ne consomme plus de drogues, et il aime bien «le pape François». Les enfants de ses amis ne prennent plus de drogues non plus. «Mais ils restent portés par les mêmes valeurs, ils travaillent dans des organisations non gouvernementales.» Malgré cette transmission d'une génération à l'autre, l'ami de Maxime Le Forestier reconnaît que leurs rêves de paix se sont soldés par un échec cuisant.

«C'est une maison bleue...» Phil Polizatto, Les Arènes, 234 p., 18 euros. - Crédits photo : Les Arènes

La crise a sifflé la fin de la récré. On est toujours chassé à un moment ou un autre du paradis terrestre. «Nous pensons sincèrement que le monde entier allait se mettre à l'heure hippie», admet-il.

La non-violence de leurs choix doit néanmoins être mise à leur crédit. Pas de black blocks chez eux. Même si, comme l'avait pointé François Mitterrand en 1982, ils ont aussi été les idiots utiles de Moscou.

«Presque cinquante ans plus tard, que reste-t-il?», se demande Le Forestier dans une lettre à son ami. «Une chanson française, quelques survivants, et l'idée que pratiquer cet art de vivre est réalisable ; et même si ça ne dure que quelques années, c'est toujours ça de pris.» Les hippies d'hier avaient leur ridicule. Mais les bourgeois que nous sommes leurs doivent quelques chansons, et l'idée pas si fleur bleue que la planète est fragile.

